

Jacques DUFRESNE (1941 -)

Philosophe, fondateur de la revue *CRITÈRE* et de l'Encyclopédie *l'AGORA*
(1984)

“Regard critique sur les sciences sociales au Québec”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca
Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

à partir de l'article de :

Jacques Dufresne, "**Regard critique sur les sciences sociales au Québec**".

Un article publié dans **Continuité et ruptures. Les sciences sociales au Québec**, tome II, chapitre 33, pp. 597-603. Textes réunis par Georges-Henri Lévesque, Guy Rocher, Jacques Henripin et al. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, 670 pp. (t. 2 : pp. 311-670).

M. Jacques Dufresne (1941 -) est philosophe, le fondateur de la revue CRITÈRE et de [l'Encyclopédie l'Agora](#).

[Autorisation formelle de l'auteur accordée le 18 novembre 2005 de diffuser cet article dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : dufresne@agora.qc.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 15 avril 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

[Introduction](#)

[Un appât dédaigné](#)

[La revue Critère](#)

[Quelques questions](#)

Jacques DUFRESNE

Philosophe, fondateur de la revue *CRITÈRE* et de l'Encyclopédie *l'AGORA*

“Regard critique sur les sciences sociales
au Québec”.



Un article publié dans **Continuité et ruptures. Les sciences sociales au Québec**, tome II, chapitre 33, pp. 597-603. Textes réunis par Georges-Henri Lévesque, Guy Rocher, Jacques Henripin et al. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, 670 pp. (t. 2: pp. 311-670).

Jacques DUFRESNE

Philosophe, fondateur de la revue *CRITÈRE* et de l'Encyclopédie *l'AGORA*

“Regard critique sur les sciences sociales
au Québec”.

Un article publié dans **Continuité et ruptures. Les sciences sociales au Québec**, tome II, chapitre 33, pp. 597-603. Textes réunis par Georges-Henri Lévesque, Guy Rocher, Jacques Henripin et al. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1984, 670 pp. (t. 2: pp. 311-670).

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

J'ai accepté de venir ici parce que c'était pour moi une occasion de critiquer de l'intérieur ceux qui, depuis bientôt trente ans, ont le monopole de la critique au Québec. La qualité des exposés d'aujourd'hui me désarme un peu, je dois l'avouer. Pour faire ma critique j'aurais pu me mettre sous la protection de Michel Foucault, Gilbert Durand ou Fernand Dumont et rester à ce niveau. J'ai préféré me placer au niveau journalistique dont je commence à prendre l'habitude. Je vais tâcher de faire apparaître des liens entre certaines failles de la pensée québécoise, telles qu'elles se manifestent dans la vie courante, et l'esprit des sciences sociales. Ce sera ma façon de parler au nom du monde indéfinissable de la culture.

L'homme libre ne s'excuse jamais. je suis enchaîné à cette pensée qui m'est venue un jour où je réfléchissais sur les méfaits des sciences sociales. je ne m'excuse donc pas d'adopter le ton de la polémique devant cette savante assemblée.

Dans le premier livre que j'ai ouvert en vue de cette rencontre, j'ai trouvé à la première ligne cette phrase : « Les sciences sociales et sciences humaines sont dans une mortelle impasse. Il est banal de le constater et il faut tout le talent de Michel Foucault pour vous intéresser à ces funérailles de tant de prétentions et d'alibis. Ailleurs nous avons montré que les débordements du réductionnisme condamnaient les sciences de l'homme à perdre l'homme en route, à le troquer contre les épures vides du formalisme ou contre le non-sens de l'explication causale. » Ce livre paru en 1975 s'intitule *Sciences de l'homme et tradition* et son auteur est Gilbert Durand.

Dans le dernier ouvrage de Fernand Dumont, *l'Anthropologie en l'absence de l'homme*, je trouve des phrases de ce genre : « Faute d'un tel monde, celui de la Cité, faute de la parole qu'il permettait, nous en sommes réduits à chercher un rapport au monde par réduction » et ailleurs : « Les traditions se dispersant, on s'est mis à écrire l'histoire. Les modèles de comportements étant devenus aléatoires, on a fait de la psychologie. Du vide créé pour une éventuelle science de l'homme, ce n'est pourtant pas une science de l'homme qui nous advient. Une fois commencée l'entreprise va plus loin que l'homme : au système, au langage, à la technique. »

Le bilan est assez sinistre : les uns disent que l'homme est mort et d'autres qu'il est absent. Si les sciences sociales et humaines sont dans une telle impasse, dans quel état doit donc se trouver la culture québécoise, qui est sous leur tutelle depuis près de 30 ans ?

Je répondrai à cette question de deux manières : d'abord par un témoignage personnel, conformément à ce qu'on m'a demandé de faire ; en second lieu par quelques considérations théoriques.

Un appât dédaigné

[Retour à la table des matières](#)

Je suis né intellectuellement aux alentours de 1960. J'aurais dû normalement tomber sous la double influence de *Cité libre* et de l'une ou l'autre des deux facultés de sciences sociales de l'époque. Par quel miracle ai-je échappé à ce sort ?

J'avais eu au Collège de Joliette, où les arts étaient à l'honneur, un professeur de philosophie qui était passé par Louvain une vingtaine d'années après le père Lévesque, mais qui, au lieu de répondre à un besoin collectif en fondant une Faculté des sciences sociales, avait choisi de combler des lacunes individuelles en nous apprenant que nous avions un corps et une imagination.

Ce professeur nous avait mis en garde contre les facultés de philosophie de l'époque ; d'autre part, il nous avait donné les moyens de nous défendre contre le réductionnisme triomphant à l'autre extrémité du spectre.

J'ai choisi Québec à cause de la beauté de la ville, qui me consolait miraculeusement d'un vague à l'âme au moment où j'avais un choix de carrière à faire. J'ai choisi une faculté en second lieu, les Lettres, pour y apprendre les langues de Nietzsche, Ortega Y Gasset, et Lewis Mumford.

Pas un instant il ne m'est venu à l'idée d'aller aux sciences sociales, qui étaient pourtant la faculté dans le vent. Si j'avais fait ce choix, je serais peut-être sous-ministre comme Jean-Paul Gagnon, président d'une société publique comme Jean-Claude Lebel, ou ex-ministre comme Denis de Belleval.

Je sais aujourd'hui que c'est pour préserver mon identité, mes croyances fondamentales, que je ne suis pas allé dans une École qui avait été fondée pour donner une identité collective au Québec. La

bande des sciences sociales, comme on l'appelait, était vraiment une bande. Ce milieu où se formaient les sciences sociales d'ici était vraiment trop socialisé pour mes besoins. Mes chétives idées personnelles n'auraient sans doute pas résisté à l'ivresse multiforme de la Faculté dominante.

Au chapitre de l'iconoclastie, qui, à ce moment, était inséparable de l'éclosion de l'intelligence, je pouvais rivaliser avec la bande. Ils avaient Marx, j'avais Nietzsche, le compagnon des solitaires. Je l'apprenais par cœur, puisqu'il avait dit lui-même que ce qui a été écrit avec le sang doit être appris par cœur et j'essayais de montrer à mes sociologues « ce qu'il y a de dangereux, ce qui ronge et empoisonne la vie dans notre façon de faire la science ».

Puis j'ai découvert Simone Weil, que j'ai choisi d'étudier jusqu'au doctorat, parce que ses préoccupations sociales demeuraient compatibles avec mes croyances et mes refus fondamentaux.

J'ai poursuivi mes études en France et en Allemagne toujours en solitaire et jouant de ruse avec le système.

Quand je suis rentré au milieu des années 60, un siècle s'était écoulé : les sociologues étaient au pouvoir. « Toutes les soit-disant réformes ou révolutions de l'Occident, écrit Gilbert Durand, ont toujours joué le jeu des trois atouts majeurs de la psyché occidentale : prééminence du fait, prépondérance de l'histoire, suprématie d'une caste cléricale, tels sont les trois moteurs du destin faustien de l'Occident. » Notre Révolution tranquille illustre parfaitement bien cette loi.

Je ne voulais pas l'illustrer à mon tour, étant tout à ma joie de faire découvrir Marc Aurèle à des jeunes... qui dans le pays voisin n'auraient jamais pu avoir accès à un tel trésor. Je ne fus pas longtemps à ma joie. On annonça bientôt l'avènement des CEGEP. Je m'opposai à cette réforme suggérant qu'on poursuive les mêmes objectifs fondamentaux en respectant davantage une tradition qui, en dépit de ses nombreux défauts, avait joué un rôle déterminant dans notre société. Mes arguments étaient les suivants : « Nous allons imiter les Américains, mal, ridiculement, au moment où ils songent à revenir au latin et nous allons du même coup renoncer à ce qui nous rapproche le plus des Européens ; tout ça au fond pour remplacer une caste cléricale par une autre. »

Je compris vite que l'opposition était vaine. Je devins même, en tant qu'administrateur, l'un des fondateurs du CEGEP d'Ahuntsic, où je me suis occupé énergiquement de la défense des cours de français et de philosophie.

Les cours obligatoires de philosophie, dernier vestige contestable et contesté de l'ancien système, auraient, en disparaissant, créé un débouché prodigieux pour les finissants des facultés de sciences sociales. Au début de la réforme, tous les chefs de la nouvelle caste étaient persuadés que la substitution allait se faire assez facilement.

Mais, à la surprise générale, le frère Untel gagna d'abord une bataille décisive contre les sociologues, puis il y eut 68, 69, 70. Les jeunes professeurs de philosophie étaient à gauche et syndicalistes. Comme à ce moment le mot gauche était synonyme d'intelligence - il en est encore ainsi - la bataille était gagnée pour la philosophie et gagnée en raison d'une alliance objective entre le frère Untel et la CSN. Le sociologisme ambiant était victime de ses propres travers, de ses propres mythes : le progrès, la nouveauté, l'opinion. Je suis de moins en moins sûr cependant que la philosophie méritait de gagner la bataille.

À ce moment d'ailleurs les sciences sociales perdaient la très belle assurance, qui leur venait du XIXe siècle. On admettait enfin qu'elles étaient ou bien statistiques comme la démographie et qu'alors elles ne présentaient guère d'intérêt comme instrument privilégié de formation générale, ou bien des philosophies déguisées et qu'alors, il n'était vraiment pas nécessaire de tout bouleverser pour remplacer une philosophie avouée par une philosophie inavouée.

La revue Critère

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons fondé la revue *Critère* en 1970, en plein cœur des conflits auxquels je viens de faire allusion. Appeler une revue Critère et non critique, dire que nous allions nous élever au-dessus des réductivismes, que l'homme n'était pas mort à nos yeux, c'était à ce

moment se présenter officiellement comme hérétique. Dans le premier numéro, sur la culture, nous sommes partis en guerre contre les messies sceptiques, c'est-à-dire tous ceux, formés par les sciences humaines le plus souvent, qui voulaient transformer le monde et l'homme sans savoir quelle forme lui donner.

Ce sont quand même les sciences humaines qui ont assuré les premiers grands succès de *Critère*. C'est un numéro sur le crime préparé en collaboration avec le Département de criminologie de l'Université de Montréal qui nous a vraiment lancé dans le grand monde dont quelques spécimens sont rassemblés ici.

Plus encore que les précédents, ce numéro a été construit selon le leitmotiv qui me venait de Simone Weil : « Accueillir toutes les opinions et les composer verticalement. » Cela signifiait pour moi : accueillir toutes les disciplines à commencer par les sciences humaines, et les intégrer à un ensemble dont le sens est défini par une recherche de sens avouée.

C'est ma directrice de thèse en France, madame Jeanne Parain Vial, qui écrivit l'article principal dans ce numéro. Avec une fine ironie, elle y montrait comment l'impérialisme réductionniste de chaque science humaine entrainait en conflit avec celui de toutes les autres.

Il ne nous suffisait pas, à *Critère*, d'intégrer les diverses disciplines. Dans le même mouvement, nous voulions intégrer les diverses générations et les diverses cultures.

Incidemment, *Critère* ne fut pas et n'est pas une revue québéco-centriste. Dès le premier numéro nous nous étions juré que le mot problème québécois n'y apparaîtrait pas. Nous avons choisi de faire comme si ce problème n'existait pas. Jusqu'au référendum, où nous avons fait comme tout le monde.

Ce témoignage a assez duré, je pense. Si je continuais, je tomberais dans la manie de tant d'écrivains et d'essayistes qui, se mettant prématurément en deuil d'eux-mêmes, commencent à 40 ou 45 ans à publier leurs mémoires, ou des recueils de leurs articles.

Quelques questions

[Retour à la table des matières](#)

Je voudrais tout de même me réserver quelques lignes pour la théorie que j'ai annoncée. En réalité, je n'ai pas de théorie à proposer, je veux seulement poser quelques questions.

À la chaîne télémedia, on entend depuis une dizaine d'années un slogan qui représente le summum de la bêtise : « tout le monde le fait, fais-le donc... » je ne puis m'empêcher d'établir un certain lien entre cette façon de penser et de sentir, et une autre, issue plus dignement des sciences humaines, qui nous incite à confondre la norme avec la moyenne, nous conduisant ainsi vers ce qu'un essayiste américain a appelé la *no judgment society*. Ai-je tort d'établir un tel lien ?

Dans un raisonnement typique sur la question de l'avortement (Revue Nous, vol. 1, no 7), Lise Payette eut recours aux trois sophismes les plus répandus à l'heure actuelle : le *rating*, le *dating*, l'*extrapolating*.

- *Rating* : 51% des gens sont pour
- *Dating* : en 1974 !
- *Extrapolating* : Si 21% en 1960, 44% en 1970 et 51% en 1974, en 1990 : 100%.

Il est rare que l'on retrouve ces trois sophismes réunis dans un même raisonnement que l'on pourrait appeler l'effet boule de neige ; pris isolément on les retrouve partout. Les sciences humaines ne sont-elles pas en partie responsables de cet état de chose ? Chaque fois qu'on publie les résultats d'un sondage ou d'une enquête, ne dit-on pas, implicitement, que la vérité est du côté des 51%.

C'est toujours, on le remarquera, l'individu, son jugement et sa liberté qui sont perdants. Consciente de ce problème, Simone Weil s'était donné la peine de rappeler que la pensée collective n'existe pas, que 2 dans la tête d'un individu et 2 dans la tête d'un second ne feront

jamais quatre. Est-ce que les sciences sociales ne nous invitent pas à croire le contraire ?

L'homme libre, ai-je dit au début de cet exposé, c'est celui qui ne s'excuse jamais. Est-ce que justement les sciences sociales n'ont pas eu pour objectif constant de lui trouver des excuses ? Je parle toujours de leurs effets sur la société et non sur les collègues de faculté. Par quoi se solde, globalement, l'action des sociologues et des travailleurs sociaux dans notre société ? Par l'amélioration du sort des pauvres et des handicapés sociaux, et des professionnels qui s'en occupent, mais aussi et surtout par la conclusion que le pauvre et le handicapé social, n'étant pas responsables, doivent être pris en charge par l'État. Par quoi se solde l'action des criminologues ? Bien entendu, par l'élargissement du corridor de tolérance, par l'amélioration du sort des criminels et des professionnels qui s'en occupent, mais surtout par la conclusion que les criminels ne sont pas vraiment responsables et qu'en conséquence il faut accroître les services et les prothèses professionnelles pour leur plus grand bien.

On a assez insisté sur les bons côtés de cet humanitarisme pour que je sois dispensé de le faire ici. Il est clair cependant que, tôt ou tard, la question fondamentale suivante devait être posée : jusqu'où peut-on aller dans la négation de la liberté sans porter atteinte à la dignité ? Cette question devait être soulevée pour des raisons théoriques évidentes et aussi pour des raisons politiques devenues elles aussi évidentes : une société composée de présumés irresponsables coûte trop cher à l'État.

Fort heureusement, la contestation de la prise en charge de l'individu par l'État et ses appareils se fait aussi, et surtout peut-être, à l'intérieur des sciences sociales. C'est signe qu'elles ne sont pas aussi mortes que le pense G. Durand. Dans le même mouvement, on redécouvre avec ferveur, par le biais de l'idée d'autonomie, une liberté à laquelle on avait donné son congé pour faire place à la science et à l'administration scientifique des sociétés. La responsabilité toutefois, n'a pas encore fait une rentrée aussi remarquée.

A titre d'exemple, je pourrais citer le dernier numéro de *Sociologie et sociétés* qui porte sur l'écologie. Faut-il rappeler que l'idée d'autonomie a ses racines dans une conception de la vie et du cosmos que seuls un certain Moyen Âge et une certaine Allemagne romantique ont vécue dans toute sa plénitude.

Les années qui viennent seront très intéressantes tant au point de vue théorique qu'au point de vue pratique, politique. Il faudra réconcilier la nouvelle idée d'autonomie avec le vieux déterminisme. Ce qui suppose une ouverture à la complexité, comme celle dont Edgar Morin vient de nous donner brillamment l'exemple.

Sur le plan politique, il faudra tenter de vivre selon un nouveau paradigme à la fois plus libéral et plus interventionniste que l'ancien, mais différemment dans l'un et l'autre cas. Jusqu'à ce qu'une nouvelle caste d'écologistes ait remplacé celle des sociologues qui ont prétendu pouvoir transformer l'homme en oubliant, outre le monde animal, les deux pôles de l'homme qu'avait évoqués Kant, le père des anthropologues : « le ciel étoilé au-dessus de nos têtes, la loi morale dans notre cœur ».

Fin du texte